

Anthropologie et Sociétés



L'infotrappe : comptine

Richard Dominique

Été 83 (L'anthropologie en liberté)

Volume 7, numéro 2, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006136ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

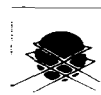
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dominique, R. (1983). L'infotrappe : comptine. *Anthropologie et Sociétés*, 7 (2), 85–90.

L'INFOTRAPPE : Comptine



Richard Dominique
Centre d'Études Nordiques
Université Laval

— « On enterre grand-père demain. »

— « Ouais, je sais cela. »

Panap demeurait oisif aux propos de son frère. Le décès de son grand-père l'avait comme ralenti. Trop d'images, trop de paroles venaient se bousculer dans son cerveau. Panap se laissait imbiber, flotter. Habituellement, cet état d'âme représentait pour lui un signal d'une action prochaine, d'une canalisation d'énergie.

Personne ne travailla la journée où Mehin fut enterré. Le village tout entier rendit un dernier hommage à celui qui était le plus vieux, le plus sage. Il était ni plus ni moins que le grand-père de tous.

Après la messe, sous un vent du nord-est et quelques percées de soleil, tous se dirigèrent au cimetière. Là, le missionnaire récita les prières et les cantiques appropriés. Puis tous, à tour de rôle, prirent une poignée de terre et la jetèrent sur le cercueil au fond de la fosse.

La cérémonie terminée, chacun retourna à sa demeure sachant que Mehin allait rejoindre les ancêtres, ceux qui ont conduit jadis la nation. Aucune activité sociale n'eut lieu ce soir-là et le village demeura silencieux.

De retour chez lui, Panap s'alluma une cigarette tout en se laissant choir sur le divan. Non loin de lui, ses deux jeunes enfants retrouvèrent leurs jeux. Dans la cuisine, Tanesh, sa femme, arrangeait quelques truites pour le souper. Tout en restant allongé sur le divan, Panap saisit une pile de cassettes sur une petite table. Une après l'autre, il lut les inscriptions : Julie et les frères Duguay, Soirées disco d'ici et d'ailleurs, Cat Stevens, Beau Dommage, Passe-Partout, Histoire de chasse. Il garda cette dernière et replaça les autres sur la petite table.

Il se souvint d'avoir demandé à son grand-père de lui conter ses chasses à l'intérieur des terres et de lui parler du pays. Panap venait juste d'acheter un magnétophone lorsqu'il réalisa cet enregistrement. C'est à cette occasion qu'il entendit certains mots et expressions qui ne sont pas utilisés au village. Ceux-ci se rapportent à la vie nomade, à la chasse.

Pour sa part, Panap ne connaît pas cette dynamique. Lorsqu'il naquit, les familles se sont installées dans des maisons et ont envoyé leurs enfants dans des écoles. Ceci faisait partie d'une politique du gouvernement. À partir de ce moment-là, les femmes et les enfants cessèrent de voyager sur le territoire. Seuls les hommes de quarante ans et plus ont continué à chasser et à fréquenter le pays avec toutefois certaines contraintes et difficultés.

Il ouvrit le coffret et sortit la cassette. Il éteignit sa cigarette pour ensuite aller chercher le magnétophone sous son lit. Il revint dans la pièce, brancha l'appareil et y inséra la cassette. Mehin parla. Il décrivait avec minutie les activités et les lieux où les gens se trouvaient. Mehin ne semblait pas faire d'effort spécial pour raconter. La parole était ainsi faite. Panap réécouta plusieurs fois cette bande. Il se laissait imprégner par le discours. Il n'essayait pas d'analyser ou de disséquer les propos de Mehin. Une lointaine intuition lui disait que c'est comme cela qu'on apprend : en laissant l'énergie nous traverser pour ensuite la conduire où on veut.

Le lendemain matin, Panap travailla au bureau du conseil du village. Il agit comme secrétaire pour le comité de trappe et de chasse. Les trappeurs se réunissaient ce matin-là pour discuter de l'automne qui se faisait déjà sentir. Pour eux, cette saison représente le moment le plus important de l'année. Les animaux à fourrures ont leur plus beau pelage, les truites se regroupent sur les frayères, l'original répond aux appels, les bernaches forment de grands voiliers pour leur migration et les castors terminent leurs cabanes.

La réunion débuta. Shan, un des meilleurs chasseurs de la communauté, raconta que lors de son dernier séjour en forêt il découvrit une piste d'atterrissage.

— « Qui a bien pu faire une chose semblable ? » demanda-t-il.

— « Moi, j'ai vu une émission de télévision où le journaliste racontait que Hydro-Bec envisageait de construire de nouveaux barrages afin d'exporter de l'électricité aux États-Unis. »

Nobi venait, par ses propos, d'animer la discussion. Toutes sortes d'hypothèses furent envisagées sans toutefois répondre à la question de Shan. Panap écoutait.

Après une pause-café, les trappeurs parlèrent de leur métier, de combien il devenait onéreux et imprévisible. Shan prit de nouveau la parole.

— « Il y a de moins en moins de personnes qui se promènent sur le territoire. À cause de cela il devient de plus en plus difficile de savoir où se trouve le gibier et de savoir ce qui se passe. Les vieux nous quittent. Mehin pouvait nous conseiller mais maintenant il est parti. Nos chances de chasse diminuent. »

— « Il y a de moins en moins de monde qui se promène, alors la chasse devient moins bonne, renchérit Pun. Si la chasse s'avère de moins en moins fructueuse, comment voulez-vous intéresser les jeunes ? On mangera de plus en plus de la nourriture en conserve, et pour cela il faut de l'argent et puis des jobs pour obtenir de l'argent. Des jobs, il n'y en a pas. On aboutit où avec cela ? »

Panap fut frappé par ces interventions. Toute la torpeur qui l'avait envahi depuis la mort de son grand-père commençait à se dissoudre. Un déclic eut lieu quelque part en lui sans qu'il puisse l'identifier.

La réunion tirait à sa fin. Anta, le plus jeune des participants raconta son aventure. C'était la fois qu'il avait chaviré avec son beau-frère en sautant des rapides. Le canot fut endommagé et pour le réparer il fallait refaire quelques bordées et poser une nouvelle toile.

— « Mais on n'avait pas cette autre toile. On se résigna à prendre notre tente pour se dépanner et de peine et de misère on revint au village. »

Arrivés au village, Bap qui revenait d'un long séjour à l'extérieur les rencontra.

— « On lui raconta cela. Il n'en croyait pas ses oreilles. L'accident avait eu lieu à quelques mètres où il avait fait une cache l'année dernière. Il y avait d'ailleurs laissé

de la toile de canot. Si on avait su cela, on aurait pu continuer. Mais Bap était parti depuis si longtemps. Comment voulez-vous qu'on sache cela ? »

Tous se mirent à rire. La réunion se termina ainsi et tous retournèrent à leur maison pour le dîner.

Panap mangea en vitesse parce qu'il devait prendre l'avion pour se rendre à un colloque à Montréal. Son départ est prévu pour quatorze heures. Il arriva comme le voulait la consigne, soit quarante-cinq minutes avant l'envolée. Cette journée-là, il n'y avait que quelques personnes qui voyageaient. Cela permit à Panap de s'entretenir avec le commis.

— « Est-ce que l'avion est en retard ? »

— « Non, tout semble aller comme prévu. Le plafond est bon. »

— « Mon retour est toujours confirmé pour jeudi ? »

— « Attends, je vais interroger la machine. C'est quoi ton numéro de dossier ? »

Panap lui tendit son billet d'avion.

— « XM-275503-0Z. » marmonna le commis tout en inscrivant ces chiffres sur le clavier. Presqu'aussitôt, il lut la réponse :

— « Le vol 404 à dix heures trente, escale à la Grande Baie ; puis envolée 915 à midi quarante-cinq ; arrivée à quatorze heures. »

— « Ouais », dit Panap.

Puis il demeura silencieux quelques minutes. Il regardait la piste. Il se retourna.

— « Comment peuvent-ils te répondre si vite ? »

— « Ah ça, ce sont des ordinateurs. Tout est relié à Montréal. Ces machines-là reçoivent et classent les données. Lorsqu'on les interroge ils nous retournent les informations nécessaires. C'est complexe mais efficace. Cela a pris deux ans aux spécialistes pour monter un tel système. On peut même réserver des chambres d'hôtel, des voitures. Ils l'ont prévu. »

— « Comme cela pour la réunion internationale des Autochtones en septembre prochain tu pourrais à partir d'ici arranger mon séjour. »

— « Oui. Veux-tu qu'on essaie ? »

— « O.K. »

Panap regardait les doigts du commis se promener sur le clavier.

— « C'est à quelle date ? »

— « Euh, du 17 au 20 septembre, à la salle des congrès à Vancouver. »

— « Alors... Bon... Tu partirais d'ici le 16 à quatorze heures, escale comme d'habitude à la Grande Baie puis départ pour Montréal à vingt heures ; puis autre escale, départ à minuit de Montréal. Vol direct pour Vancouver, arrivée à deux heures. Il y a un décalage horaire. O.K. Puis si tu veux aller au Hilton, tu pourrais avoir la chambre 704 avec vue sur le port. Le retour, il y a deux possibilités : soit que tu partes le 20 septembre et à ce moment-là tu couches à Toronto ou encore que tu attendes le 21 au matin pour profiter du vol direct Vancouver-Montréal. Qu'en penses-tu ? »

— « Ouais, c'est rapide et précis. »

Un bruit d'avion coupa leur conversation. Panap salua le commis et se dirigea vers la zone d'embarquement.

L'avion décolla et ce fut les recommandations d'usage de la part de l'hôtesse. Puis le ronronnement des moteurs meubla l'atmosphère. Panap s'assoupit tout en sentant la chaleur du soleil sur son visage. Il était assis à côté d'un hublot. Il rêvassait. Il entendit les paroles enregistrées de Mehin.

— « Alors c'était l'été. Au mois de juillet, quand les petits goélands essaient de voler, on se rencontre tous à la mission. C'était le temps des prières, des mariages et des visites. C'est là qu'on revoyait nos oncles, nos tantes; qu'on se racontait nos chasses. C'est là aussi qu'on s'invitait mutuellement à venir passer l'année sur les territoires. Cela nous permettait de mieux se connaître, de voir plus d'endroits. Chaque automne, on changeait de lieu. »

Panap ouvrit soudainement les yeux.

— « Ça y est, j'ai compris, se dit-il intérieurement. Ces grandes missions permettaient aux anciens de se rencontrer et d'échanger des renseignements. Ils faisaient le point sur l'état des ressources sur le territoire. Ainsi ils savaient où aller, quelle zone était exploitée ou qu'il fallait laisser se régénérer. Ce ne sont pas les missionnaires qui les ont forcés à se réunir. Ce n'est pas seulement une question de religion comme on me l'a si souvent dit à l'école. Les missionnaires sont allés où les ancêtres se rencontraient.

Nos aïeux faisaient comme l'ordinateur de la compagnie aérienne. Leurs déplacements de l'année se planifiaient là : les routes, les lieux de rencontre à l'intérieur, les troupeaux de caribou, les caches... ils savaient tout cela avant leur départ comme moi je peux savoir que j'aurais la chambre 704 au Hilton.

Serait-il possible aujourd'hui de se monter un système d'information comme nos ancêtres, malgré notre vie villageoise ? Un système qui nous permettrait de gérer nos ressources, notre pays. Il faut que je pense à cela. »

L'avion atterrit à la Grande Baie. Panap devait attendre encore une heure avant de prendre son autre envolée. Il était excité par son idée. Il se dirigea vers le comptoir à journaux. Il y trouva un numéro spécial d'une revue sur les ordinateurs. La majorité des articles lui paraissaient très techniques. Soudain, il trouva un reportage sur des fermiers du Nébraska qui, quotidiennement, utilisent un micro-ordinateur pour gérer leur bétail, leurs stocks...

— « C'est donc possible, se dit-il. Il ne faut pas nécessairement penser grosse compagnie. »

« Les passagers à destination de Montréal sont priés de se présenter à la barrière de sécurité. »

De retour au village, après avoir passé trois jours en réunion, Panap put réfléchir à son idée. Au cours de son bref séjour à Montréal, il avait pu rencontrer des amis qui lui avaient prêté de la documentation sur la chose informatique. Il se mit à lire. Il comprit très vite qu'il fallait faire attention, que l'informatique demeure un outil efficace en autant qu'on l'intègre à l'intérieur d'un système de gestion bien pensé.

— « Il faut donc qu'on pense et qu'on se renseigne sur ce que nous voulons puis après on pourra envisager la grosseur des outils. »

Puis il se souvint des divers propos tenus lors de la réunion des trappeurs.

- « L'information est déficiente, voilà notre problème, se dit-il. Auparavant Anta et son beau-frère n'auraient jamais eu de tels déboires. Ils auraient su qu'il y avait une cache non loin de là parce que tout le monde mettait en commun leurs données. Aujourd'hui, avec la vie au village et la société industrielle, on vit sur d'autres réseaux. Il n'est pas question de revenir en arrière mais plutôt de s'inspirer de nos aïeux pour mettre en commun nos données et construire ou plutôt rétablir une gestion communautaire du territoire. Il faut se faire des bases de données qui seront intégrées par la suite dans une banque de données et, à l'aide d'un dictionnaire/répertoire des données, on pourra questionner cette banque. »

Panap s'alluma une cigarette.

- « Concrètement cela peut.. euh... Disons que je veux aller au lac Pletibo. Avant de partir, j'irai me renseigner à savoir: quels sont les chemins pour s'y rendre? que peut-on y trouver comme installation? y a-t-il des caches sur le parcours? quel en est le contenu? qui est allé chasser là la dernière fois? Qu'ont-ils récolté? y a-t-il un inventaire des cabanes à castors? y a-t-il des ravages d'originaux, de caribous? Je ne sais pas moi... Peut-être que les trappeurs ont des questions plus techniques, plus pratiques. Ce sont eux les utilisateurs, donc c'est à eux de définir le contenu.

Continuons... Au retour, je prendrai bien soin d'intégrer mes observations comme ce que j'ai laissé sur place, ce que j'ai inventorié au plan des cabanes à castors, s'il y a des signes de présences étrangères, si les portages sont dégagés... Tout ceci ne m'empêche pas d'en parler aux autres mais si je suis absent pour une longue période Anta s'en sortira. »

Panap voyait déjà un début d'application mais il savait que c'est en parlant avec les trappeurs qu'il verrait davantage les possibilités. Il téléphona au président du comité pour qu'il puisse convoquer une réunion.

Panap expliqua son projet aux trappeurs. Ceux-ci l'écoutèrent avec intérêt. Shan prit la parole.

- « Ton idée me plaît. Mais comment devons-nous procéder? Cela coûte cher ces machines-là. »
- « Écoutez, dit Panap. Ce qui est important pour nous c'est de stocker le plus de renseignements possibles, c'est de se bâtir un système qui permettra une gestion communautaire du territoire. Bien sûr que l'acquisition d'un robot serait l'idéal mais avant tout il faut obtenir ce qu'il contiendra. On peut fonctionner sous forme de fichiers en attendant d'avoir de l'argent et des compétences pour informatiser tout cela. Voyez-vous mon projet ne s'adresse pas seulement aux trappeurs mais aux jeunes aussi. Il nous faudra des gens pour monter des programmes, des logiciels et pour gérer tout ce stock de données. La machine peut servir à d'autres comités, à l'administration, à nous relier à d'autres banques de données par modem. Quand je vois certains jeunes qui sont capables de jouer aux échecs et battre la machine au huitième de niveau de complexité, cela me laisse supposer qu'ils seraient capables de nous monter les systèmes qu'on a besoin. Ce qu'il nous faut, je pense, c'est un projet qui assemble les deux générations qui sont nées sous deux modes de vie différents. »

— « Tu ne trouves pas cela dangereux? » dit Anta.

— « De quoi? » reprit Panap.

— « Bien le fait qu'on mette tous les inventaires et nos renseignements sur le territoire dans une même banque de données. Si Hydro-Bec vient à mettre la patte là-dessus,

cela deviendra difficile de négocier, ils vont interpréter nos renseignements à leur sauce. Tu vois ce que je veux dire ? »

- « Ouais, c'est une question de sécurité. Mais justement si on fait un projet collectif pour lequel on ne fait affaire avec l'extérieur que pour le strict nécessaire, le problème diminue. Il est évident qu'on peut demander à des firmes de nous monter des programmes ; cependant si on décide de l'apprendre et de former des jeunes de la communauté à ce travail alors nos chances de sécurité augmentent parce qu'on aura nos propres programmes. »

La discussion se poursuivit ainsi pendant deux heures. Chacun apportait un aspect de ce qu'il aimerait voir comme information tel qu'un inventaire des outils de chacun afin de savoir dans quoi investir pour éviter des duplications et perdre ainsi des sommes d'argent. Un autre suggéra que l'on puisse planifier les départs d'avion nolisé afin d'utiliser le maximum de rendement soit en concordant une entrée d'un groupe avec la sortie d'un autre ou son ravitaillement. Un autre se demanda si on ne pourrait pas tenir à jour un inventaire des pièces de moto-neige disponibles dans la communauté...

Panap prit la parole pour clore la réunion.

- « Je pense qu'on peut faire quelque chose. Cela ne veut pas dire que le travail se fera tout seul. L'important c'est de demeurer dans la pensée de nos ancêtres tout en vivant notre temps. Il faudra se réunir encore plusieurs fois afin de se faire un cahier des charges et établir des échéances. »

Tous acquiescèrent et se levèrent pour prendre congé.

Shan offrit à Panap de le reconduire en camion. Lorsqu'il ouvrit la radio, les Stones chantaient :

« When you've lost your dreams, you've lost your mind. »